

est le fondement de la société, cette assertion reste dans le vague, sans être assez précisée ; il est bon de savoir au juste à quel point la religion fonde, consolide, bénit l'ordre social.

Ce qui tient le monde dans un perpétuel malaise, ce n'est pas tant l'inégalité des conditions et des fortunes, qui n'est après tout que la conséquence indéclinable de l'inégalité des esprits, des mérites, même des forces physiques ; c'est cette inégalité, irritée d'un côté par l'absence des idées de la Foi, envenimée de l'autre par le mépris de la vertu si elle est pauvre, par l'estime de la richesse quelque souillée qu'elle soit. — Le jour où la modération des désirs passe pour sottise, et l'insuccès (souvent par vertu) pour une inéptie, et même pour une faute ; le jour où l'argent et le succès sont tout, font tout, absolvent de tout, il y a malaise, désordre, irritation ; tout fermenté, bouillonne et gronde dans les bas-fonds de la société, et, à un moment donné, il y a explosion et bouleversement.

Reprenez, au contraire, les idées de la Foi ; — n'estimez pas si fort ce qu'un Dieu n'a pas voulu posséder sur la terre, et ce que, certes, il n'a pas béatifié ; — ne voyez dans tous les hommes que des frères, créés tous à l'image de Dieu ; — pratiquez la fraternité en rendant honneur à tous ; — que le méchant, quelque grand qu'il soit, ne vous paraisse rien ; que le pauvre et le petit, s'ils craignent Dieu, aient leur place et leur part de considération ; — pour les dédommager de leur rang providentiel dans les choses de la terre, rendez-leur le respect et les soins délicats que la religion inspire ; — que par vous ils sentent qu'ils ont leur dignité, que vous avez autant besoin d'eux qu'ils ont besoin de vous ; — et que tout cela se fasse sans politique mesquine, sans égoïsme matériel, sans arrière-pensée de calcul et d'intérêt ; mais que ces sentiments, d'ailleurs si nobles quand ils ne seraient pas religieux, soient puisés dans les entrailles mêmes de la Foi.

Alors tout rentre dans l'ordre, l'ordre amène la paix, la paix un certain bonheur, et le vrai niveau s'établit *en chrétianisant de part et d'autre l'inégalité des conditions* : — c'est-à-dire, en élevant la pauvreté jusqu'à une résignation pleine de noblesse, la richesse jusqu'à une miséricorde pleine de délicatesse et d'humilité, pleine de respect et d'honneur pour le pauvre : *Ut siu aequalitas.*

Eusin, l'effet religieux de cette dignité du pauvre est de féconder l'aumône bien autrement que l'émotion du cœur qui est passagère, que l'entraînement du zèle que tout peut ralentir. — L'homme se lasse de donner sans recevoir ; mais quel mobile ici ! — C'est à Dieu que je donne, c'est pour lui que je donne, c'est avec usure que je place l'argent entre ses divines mains ; — de plus, je donne pour moi, car la main du pauvre n'est pas seulement la main de Dieu qui nous est tendue, c'est la main de Dieu qui nous est ouverte.

### Lettre sur l'Instruction Chrétienne de la Jeunesse.

La justice élève une nation, a dit l'Esprit-Saint, et le péché rend les peuples malheureux. La prospérité d'un pays n'est pas tout dans l'abondance de ses produits, le perfectionnement de son industrie, le nombre et la valeur de ses armées. Ces choses sont louables sans doute, et il est de la sagesse de ceux qui gouvernent de les

faire valoir dans un juste tempérament ; mais seules elles n'enlèvent que le luxe, la corruption des mœurs qui en est la conséquence, et cette cupidité effrénée, prélude ordinaire de la ruine des Etats. Le vrai bien d'une nation consiste dans la vertu fondée sur la crainte de Dieu et l'accomplissement de sa loi. Les païens eux-mêmes l'ont senti : les anciens Romains regardèrent comme les beaux temps de la république ceux où les mœurs étaient sévères et où les consuls, après l'éclat de la victoire, rentraient modestement dans la vie privée et se livraient aux travaux simples de l'agriculture. Toujours les vertus domestiques préparent les vertus sociales, ou plutôt celles-ci n'ont été que vaines et appartenues lorsqu'elles n'avaient point les premières pour appui.

La société, en effet, n'est point un être abstrait, un monde imaginaire ; elle se compose de familles. C'est au sein de chaque famille que se forment les premiers sentiments bons ou mauvais, les rapports intimes mais divers qui ensuite se développent et se répandent au dehors. Au point de vue pratique, ce sont les parents qui sont les premiers maîtres, je dirais presque les premiers législateurs de leurs enfants. L'apôtre St. Paul, qui a tracé pour toutes les choses de la société des règles de conduite qui sont la base de toute sainte morale, inculte cette vérité, et insiste auprès des pères et des mères de familles pour qu'ils ne négligent jamais le soin de leurs enfants et de leurs serviteurs. Parents, leur dit-il, faites vous-mêmes l'éducation de vos enfants et pliez-les de bonne heure à la sainte discipline du Seigneur.

Oui, parents chrétiens, vous avez soin de pourvoir aux besoins matériels de ceux à qui vous avez donné le jour, cela est juste et nécessaire : les animaux eux-mêmes le font aussi par instinct, et sont ici quelquefois un exemple pour l'homme. Mais là ne doit pas se borner votre sollicitude : vos enfants ont été créés à l'image de Dieu, ils ont un esprit et un cœur flexibles comme les membres de leur corps délicat ; c'est cet esprit qu'il faut éclairer, c'est ce cœur qu'il faut former tout d'abord à la vertu ; telle est la plus grande, la plus importante de vos obligations. Et combien ne se présente-t-il pas d'occasions pour des parents chrétiens d'ouvrir dès le plus jeune âge l'âme de leurs enfants à des sentiments honnêtes, et surtout de leur inspirer l'amour de la religion ? Qui empêche un père, lorsqu'il conduit son fils dans la campagne et que la joie de cet enfant se dilate sous un beau ciel, de lui faire remarquer qu'un Dieu bon a fait toutes ces choses, et qu'il faut qu'il nous ait beaucoup aimés pour avoir ainsi pourvu non-seulement à ce qui nous est nécessaire, mais encore à notre plaisir ? Si cet enfant voit une croix, sa mère ne peut-elle pas lui dire qu'un Dieu est mort pour notre amour et qu'il a été attaché à la croix par ceux mêmes qu'il voulait sauver ? L'enfant sera frappé d'une chose si étonnante et si l'oubliera pas. Il est mille occasions encore : comme si l'enfant demande ce que c'est qu'un baptême, une première communion, un convoi funèbre, où des parents chrétiens pourront faire quelques réflexions qui s'imprimeront d'elles-mêmes dans cette âme candide, comme la trace du sillon dans une terre neuve et déjà préparée. Mais il faut passer de la réflexion à la pratique, et les parents ne perdront pas de vue cet avis qui est de l'énélon, cet ami si sage de l'enfance : Si vous n'y prenez garde, dit-il, des prières trop longues fatigueront les en-